

# La Lettre de Constance

Lettre d'information de l'association Terre @ 2000 - septembre 2004



## SPECIAL ARGENTINE DU NORD-OUEST

### Editorial

En décembre 2002, nous touchions terre dans la ville la plus au sud d'Argentine : Ushuaia, et posions pour une photo de fin d'année devant le panneau qui signalait la ville de La Quiaca, là-bas tout en haut de la carte. On ne pouvait quitter l'Amérique du Sud sans connaître cette ville frontière collée à la Bolivie.



Pour la première fois en quatre ans de voyage, nous nous sommes déplacés sans Constance pour un périple terrestre à la découverte des provinces andines de l'Argentine.

Un mois entre ciel et terre, en pays quechua.

### Pumamarca

Petit village de la *Quebrada* d'Humahuaca avec son *cerro de los siete colores*, son *algarrobo* (caroubier millénaire qui connut le dernier *cacique* indien et les premiers colons espagnols) et sa place carrée et ombragée qui fait face à l'église toute blanche.

Dès le lever du jour, les petites carrioles sortent des maisons de terre rouge pour rejoindre les stands composés de tréteaux et de planches qui bordent les côtés de la place. Les rafales du vent froid et sec lèvent la poussière des rues et renversent les piles de pulls de laine de *vigogne* que les femmes montent à même les tréteaux. Le soleil joue avec les couleurs du *cerro* dont les strates vertes, jaunes, rouges vibrent dans la lumière. Les coqs finissent par cesser de chanter. Les femmes installées auprès de leurs stands s'abritent sous leur grand chapeau de feutre et attendent l'arrivée des premiers touristes. C'est l'heure à laquelle nous partons à pied à la découverte de ces paysages de pierres et de sable façonnés par le vent et les pluies de l'été. Le chemin devient sentier qui suit le lit d'une rivière à sec. Les silhouettes sculpturales des cactus, guetteurs immobiles, se découpent sur le bleu intense du ciel. Nous passons un abri fait de planches de ce bois dur et blanchi par l'âge et trouvons la trace qui s'enfonce et grimpe dans une étroite faille de terre rouge. Des petits minéraux de cuivre ou de soufre crissent sous nos pas. Soudain, nous débouchons face à un vaste panorama où les plans et les couleurs se superposent jusqu'à l'infini. Une mer de montagnes.

Plus tard, en fin d'après-midi, nous retrouvons l'odeur douce des grands cyprès du village et la fraîcheur des tomates de notre logement. Les petits *empanadas* fourrés à la confiture de *cayote* accompagnent parfaitement le maté que nous prenons sur la terrasse en regardant le village plongé dans l'ombre de la montagne aux sept couleurs.



Pumamarca et El cerro de los siete colores



## Michèle

Première soirée à Salta. Nous attendons de pouvoir entrer dans l'église où est annoncé un concert de contrebasse, piano. Nous sommes seuls ou presque, une femme est là aussi qui attend. "Vous êtes français ? moi aussi". L'heure du concert ayant été repoussée, nous décidons d'aller manger une glace ensemble. Michèle est arrivée à Salta à l'âge de onze ans avec ses parents et trois de ses sœurs. La vie s'écoulait dans un appartement de Marseille jusqu'au jour où le père, qui s'était toujours imaginé paysan au milieu de grands espaces, les informa brutalement qu'ils partaient vivre à Salta. L'Etat français venait de passer un accord avec cette province du Nord de l'Argentine pour l'établissement de vingt sept familles, essentiellement des rapatriés d'Algérie, sur des terres à tabac dont la culture, alors en pleine expansion, nécessitait hommes et machines. Michèle quitte donc le confort d'une vie citadine - elle venait de s'inscrire aux cours de piano de l'école de musique, pour découvrir les immensités sauvages

## Abra Pampa

L'école de la Frontera est au bout de la route. Au-delà de ce dernier quadrilatère de maisons en construction, la *puna* reprend ses droits. Le vent lève une poussière qui tourbillonne dans l'air raréfié. Nous avons les lèvres sèches et la respiration courte d'avoir marché depuis le centre ville qui n'est distant que de 800m. Un bâtiment bas en forme de « L » délimite vaguement l'espace d'une cour où des enfants et leur maîtresse font brûler quelques feuilles de coca en l'honneur de la *Pachamama*, déesse de la terre dans la culture quechua. Nous avons entendu à la radio que l'école organisait un concours de *coplas*, poèmes de quatre vers chantés à deux voix qui se répondent, fruits de la rencontre entre les cultures espagnole et quechua, et nous venons prendre contact pour un échange musical. Quelques phrases suffisent à nous mettre d'accord et à prendre rendez-vous pour l'après-midi même au moment de la répétition générale.



*Les deux petites copleros s'accompagnent à la caja*

La directrice nous accueille à l'heure dite et après une brève visite de l'école, nous prenons place dans une salle de classe avec le petit groupe des élèves inscrits au concours. Tous les niveaux de l'école sont représentés. Les participants roulent entre leurs doigts les petits morceaux de papier sur lesquels ils ont écrit les quatre vers des *coplas* de leur invention. Deux toutes petites filles qui se trémoussent sur leur chaise sont les premières à prendre la *caja* pour chanter la *copla* qu'elles ont apprise. L'instrument change de main et c'est au tour de deux garçons plus âgés de chanter. Vient notre tour puis celui des filles plus grandes qui jusque là jouaient les timides. Par la porte ouverte, les feux du couchant qui s'étalent en longues ondes orangées sur la plaine sableuse, éclairent d'une dernière lueur les visages tannés par le vent, le soleil et le froid sec. Il serait déjà l'heure de se quitter mais nous repoussons tous le moment, inventant une nouvelle histoire, une autre chanson, échangeant les adresses, partageant un grand bol de café. Nous repartons à la nuit noire dans les rues sombres qui nous ramènent au centre ville.

## Valle Colorado

Nous n'y arrivons pas par hasard mais ce n'est à priori qu'une étape sur le chemin qui nous mène des *Yungas* à la *Quebrada* en empruntant ce qui reste du chemin de l'Inca au travers de la *Puna*. Rien ne nous préparait toutefois à la route qui, quittant le plateau de San Francisco et ses forêts, serpente à même le flanc des falaises à l'à pic de gorges sans fonds. Deux heures d'une route vertigineuse dans des paysages à couper le souffle. Nos compagnons de voyage, accoutumés aux bringuebalements du vieux bus poussif sont presque tous assoupis. Je crains à chaque instant que le moteur rende l'âme, que les freins lâchent, qu'une vache ne nous oblige à un écart fatal ou qu'un



du campo argentin. L'estancia dont la famille prend possession est à une heure de la ville et du collège où sa mère les a inscrites, elle et ses sœurs. Il lui est difficile de se faire des amies de ces petites filles descendantes d'Espagnols qui vivent dans un milieu encore très empreint des traditions coloniales. Et surtout il fallut dire adieu au piano : "Pendant un an, j'ai pleuré tous les jours".

Son accent résonne encore du soleil de Marseille quand bien même elle ne pratique plus sa langue maternelle qu'avec des touristes de passage. En famille, on ne parle que le castillan. Une seule fois en 1994, elle a retraversé l'Atlantique pour rendre visite aux cousins et autres membres de sa famille. Les deux mois n'ont pas suffi à revoir tout le monde et à renouer avec un pays qui n'est plus le sien. Son mari, ses enfants et ses petites filles toutes neuves l'attachent définitivement à la terre de Salta. Elle n'est pas argentine pour autant, revendiquant haut et fort son appartenance à ce pays lointain où elle fut petite fille.

autre véhicule arrivant en sens inverse ne nous précipite dans les abîmes. Heureusement le chauffeur semble à son affaire, connaissant les moindres nids de poule de la piste et maîtrisant tous les bruits incongrus de son attelage. Nous finissons par arriver au terminus de Valle Grande d'où nous repartons à bord d'un *Traffic* presque neuf pour parcourir les derniers kilomètres qui nous séparent de Valle Colorado où s'arrête la route.

Le village construit dans la butte du torrent est disposé en terrasses. Les canaux d'irrigations creusés dans le sol couleur brique foncée circulent partout entre les maisons dont les murs de terre se fondent totalement dans le paysage. Les ruelles en pente, pavées de grosses pierres prélevées dans le torrent, résonnent du bruit des sabots des mules. On croirait débarquer dans un livre d'histoire pré-colombienne. Seuls les panneaux solaires qui dépassent de quelques toitures de zinc rappellent que nous sommes au XX<sup>ème</sup> siècle. Les hommes sont en jeans mais les femmes portent le costume traditionnel : jupe unie de couleur vive bordée de plusieurs rangs de croquets et grand châle uni aussi, brodé de motifs vifs qui se termine en franges multicolores comme les tresses de fils qui pendent des petits chapeaux de feutres qui ne quittent pas leur tête. L'isolement du village a préservé la particularité de cet habillement dont les couleurs tranchent si harmonieusement avec celles de la montagne alentour. L'air vif et léger est traversé par les cantiques que diffuse le clocher de l'église catholique pour inviter ses ouailles à la prière tandis que la communauté évangéliste convie les siens par voie d'affichettes manuscrites à assister le lendemain à la projection vidéo du Jésus-Christ de Mel Gibson. Nous en regrettons presque d'avoir déjà trouvé les mules pour porter notre équipage le long du sentier de l'Inca.



Solène et Jessica à Valle Colorado

## Tukuta

« Tukuta? Vous le trouverez dans son café, à la *esquina*, en face des jeux électroniques. »

En ce début d'après-midi à Tilcara, quelque cent kilomètres avant la frontière bolivienne, la chaleur monte et la terre se met à vibrer. Le vent du nord assèche tout. La rue s'élève en pente douce jusqu'à la place centrale où les étals de produits artisanaux et souvenirs à touristes ont été recouverts de grands tissus pendant le temps de la sieste.

Tukuta Gordillo Nous l'avions écouté un an auparavant à Buenos Aires lors d'un festival de musiques traditionnelles argentines. Le hasard l'a remis sur notre chemin.

Il est là, au milieu de la salle de son café, face à la télé. Apparaît Bush. « J'espère qu'on sera bientôt débarrassé de celui-là. ». Epaules carrées (*gordillo* signifie *gentil costaud*), queue de cheval et barbe blanchissante. Son regard va de l'écran au *siku*, flûte andine appelée aussi



## Glossaire

● **Budin de pan** : « Pudding de pain », sorte de pâte à clafoutis cuite au four.

● **Cacique** : Chef de village dans la culture indienne

● **Cerro** : Montagne ou colline.

● **Cayote** : Sorte de courge dont la chair cuite avec du sucre se consomme en confiture.

● **Comedor** : Littéralement salle à manger. Ici, il s'agirait plutôt d'une cantine qui sert des plats du jour.

● **Empanadas** : Petits chaussons sucrés ou plus généralement salés cuits au four ou frits qui constituent une des bases de la cuisine sud-américaine.

● **Esquina** : Coin de la rue. Le découpage des villes en carrés justifie l'emploi régulier de ce mot.

● **Milanesa con arroz** : Steak de viande tranchée très fine et pané dans de la chapelure, servi avec du riz.

● **Locro** : Sorte de ragoût de légumes et viande dont l'épais bouillon tient lieu de soupe.

● **Palo borracho** : Arbre au tronc en forme d'outre d'où son nom de « bâton ivre »

● **Puna** : Altiplano, zone de plateaux semi-désertiques situés entre 3 200 et 5 500 mètres.

● **Quebrada** : Au sens littéral cassure. Terme

*zampoña*, qu'il a désassemblée sur la table. Demain, il part pour BA recevoir un prix accompagné des deux gamins du village qui jouent avec lui.

Le café affiche sa différence. Tout ici vient de la Pachamama, notre Mère la Terre. Le pain, la confiture, les objets artisanaux, rien que de l'authentique. « L'écologie, tu parles d'une trouvaille ! ». Ses gros doigts enroulent habilement des fils aux couleurs de la *Quebrada de Humahuaca* autour de chaque tube de bambou pour les isoler les uns les autres afin qu'ils n'entrent pas en résonance. Ça aussi, c'est maison ! De même que les tampons coulissant à l'intérieur des tubes qui permettent d'accorder l'instrument. « C'est un musicien hongrois qui m'a montré ce truc à Paris, il y a pas mal d'années. J'étais là-bas en tournée avec Jose Carreras. C'est plus pratique que de modifier l'accord du piano, non ? » Nous lui parlons de notre vie en bateau « Quelle chance de pouvoir fuir ses voisins ! » et de notre projet autour de la musique à l'école. Sur ce thème, l'oiseau s'anime. On touche là un point sensible, au cœur de la problématique des Indiens d'Argentine : une communauté liée à sa terre et à sa culture millénaire versus une république boutonneuse, corrompue et ligotée à un pouvoir impérialiste. « Vous ne trouverez rien de la musique indigène entre les murs des écoles. On fait tout au contraire pour la nier ! »



Les élèves de Purmamarca



Solène s'initie au siku

La suite ne lui donna pas raison. A l'école de Purmamarca, quelques kilomètres plus au sud, la directrice, chanteuse de *coplas* accomplie, assure n'avoir pas attendu que l'Unesco s'intéresse à la *Quebrada de Humahuaca* et l'inscrive au Patrimoine de l'Humanité pour valoriser les musiques indigènes et traditionnelles hispaniques. De son côté, Marina, la jeune professeur de musique montée de San Salvador de Jujuy avec son prix de piano, reconnaît apprendre plus qu'elle n'enseigne au contact des enfants du *campo*.

Lorsqu'il n'est pas en tournée, Tukuta est dans son village de Tilcara où, après l'école, pendant 2 heures, il travaille avec Fabian et Ariel, 10 et 12 ans, avant de donner le soir avec les mêmes un tour de chant d'une petite heure dans son café. La représentation de ces jeunes enfants virtuoses de la flûte et de la caisse claire, qui se termine sur l'air de « A vot' bon cœur, m'sieurs-dames », fait émerger quelques interrogations sur la démarche de Tukuta.

Reste la sincérité absolue de l'artiste dont la composition *Zamba para un adiós en Tilcara*, un blues *humahuqueño* d'une grande pureté, chaque fois que nous l'écoutons, nous donne la nostalgie de la *quebrada*.

Contact : Tukuta Gordillo. El cafecito. 4624 Tilcara-Jujuy-Argentina  
E-mail : [tukutatilcara@yahoo.com.ar](mailto:tukutatilcara@yahoo.com.ar)

## Martha

C'est le 24 août, deux jours avant les 15 ans d'Augustin, que nous avons appris par *La Tribuna*, la venue de la pianiste Martha Argerich, le 4 septembre suivant. Les cireurs de chaussures menaient leur manège quotidien, le nécessaire à la main et les yeux balayant le sol sous les tables des terrasses de café. Attablés au *Venus*, sur la grand-place de Salta, avec devant nous le parc planté de palmiers, d'orangers et de *palo borrachos* sur fond de cathédrale rose bonbon, après dix jours d'errance sur l'altiplano argentin et bolivien, nous étions dans l'état d'esprit de cosmonautes effectuant leur retour sur terre. L'annonce de ce concert sonnait comme un cadeau de retrouvailles avec un monde qui ne serait pas que terre, vent et soleil.



utilisé pour désigner les multiples gorges et failles qui sillonnent la Cordillère.

●**San Martin** : Héros de l'indépendance argentine mort à Boulogne-sur-Mer.

●**Tamales** : Cousin du humita. Préparation de viandes hachées roulées dans une feuille de maïs

●**Vigogne** : Mammifère camélidé vivant entre 3500 et 5700 mètres d'altitude.

●**Zamba** : Forme musicale du folklore argentin. Rien à voir avec la samba brésilienne.

## Nature

### Le Lama

Il ne semble pas aussi irascible que le capitaine Haddock nous l'a laissé croire et ne rumine que la maigre végétation de la puna. Animal paisible de la famille du chameau connu pour cheminer d'un pied alerte sur les sentiers de la Cordillère et pour la qualité rustique de sa laine, il est aussi élevé pour sa viande.

Abra Pampa, la capitale de la puna, a initié cette année le premier festival du lama. Une semaine entière pour célébrer ses vertus nutritionnelles. La viande, goûteuse et maigre, se déguste en *milanesa*, *locro*...



*Cireur de chaussures de la place de Salta*

Cependant, nous n'avions voyagé depuis notre départ de Puerto Montt qu'au gré de nos envies et des rencontres, ne prenant date que pour le jour même ou au mieux le lendemain. Or, ce 4 septembre au parfum de rentrée nous projetait dans un futur encore lointain. A la terrasse du *Venus*, alors que le printemps faisait irruption et que les écoliers en blouse blanche s'aspergeaient les cheveux à la fontaine du parc, les choses en restèrent donc là.

Pourtant, dans l'après-midi, mon petit ordinateur personnel, suite à l'entrée de la donnée *Argerich*, se mit en marche tout seul et je commençai à tirer des plans sur la comète, d'autant plus qu'en lettres moins grandes que celles du nom de l'interprète fameuse, le journal avait mentionné le concerto en sol de Maurice Ravel. Voilà qui était de nature à nous faire envisager, malgré tout, l'intégration de cet événement somme toute providentiel dans notre programme. La musique de *L'enfant et les sortilèges*, partition en main, ne meublait-elle pas régulièrement nos veillées depuis des années ? Ne serait-ce pas finir en beauté notre virée terrestre que d'assister à ce concert puis de monter aux premières heures du lendemain dans le bus nous ramenant à nos travaux de rentrée ? Je me réjouissais *in-petto* de cet arrangement et de l'adhésion qu'il allait recevoir, c'était sûr, quand j'en ferais l'annonce. En passant devant le théâtre et, bien que les places fussent déjà en vente depuis le matin, je résistai à l'envie d'acheter quatre billets avant d'avoir reçu l'assentiment général.

Je lançai donc l'idée à la cantonade le soir au restaurant entre les *empanadas* et le sauté de cabri. L'enthousiasme que j'avais secrètement nourri ne fit pas tache d'encre comme espéré et, sans avoir pourtant essuyé de veto, je me couchai ce soir-là avec l'impression d'avoir avancé une incongruité.

Le lendemain, un bus confortable nous emmena vers l'est en direction de *las yungas*, zone de forêts tropicales distante de Salta d'environ 150 kilomètres. Les nouvelles découvertes qui nous attendaient allaient me laver de Ravel et d'Argerich. Après une nuit dans la ville de Libertador-General-San-Martin, nous gagnâmes les hauteurs reculées des pré-Andes à bord cette fois d'un bus dégingué, comme tous ceux qui parcourent les pistes à l'écart des axes principaux et ne transportent que les populations locales. Alors que sur notre gauche, les précipices devenaient de plus en plus vertigineux et que devant nous, s'ouvraient les immensités montagneuses couvertes de leur sèche végétation hivernale, résonnaient en moi comme un appel douloureux, les sons d'une flûte pas du tout andine, la grande flûte de Ravel dans les premières mesures de son concerto. Ayant mis pied à terre, après trois heures de montée cahotante, au village de San-Francisco, j'embrassais du regard la vallée splendide de paix et d'harmonie en laissant s'égrener en songe les notes du piano dans la lente et lumineuse introduction du deuxième mouvement qui, dit-on, coûta tant à son auteur.





Plus petit que son cousin le guanaco que nous avons croisé de près, en Patagonie, il est aussi parent de la vigogne, plus gracieuse et sauvage jusqu'à des altitudes désertées par l'homme.

## Le cactus

Grands, immenses même, agressifs et centenaires, ils peuplent les flancs des cerros et les plateaux arides de la puna. Isolés ou en groupes, ils veillent sur l'immensité désertique de la Cordillère.



La légende veut qu'ils représentent les âmes des peuples qui vivaient là autrefois. L'explication plus prosaïque de ce phénomène serait qu'ils se développent

Je tentai de chasser ces pensées déplacées par des préoccupations plus triviales : manger tout d'abord, et ensuite trouver où passer la nuit. Une fois restaurés d'un classique *milanesa con arroz* dans un *comedor* et notre gîte assuré à l'*albergue municipal*, le sortilège me reprit vers quatre heures de l'après-midi et cette fois, c'est l'emprunt au thème de la Princesse, toujours dans le début du deuxième mouvement, qui me revint en mémoire. Cette évocation me fit monter les larmes aux yeux. Mon for intérieur était dévoré par l'indécision et je savais que la difficulté que j'éprouvais à respirer n'était pas due qu'à l'altitude que nous avions gagnée dans la matinée.

Il fallait faire quelque chose car cette angoisse n'allait que s'amplifier et phagocyter le plaisir des moments à venir, à savoir depuis peu : poursuivre vers l'intérieur de la montagne en bus puis à dos de mule, poser nos pieds sur le chemin de l'Inca et redescendre de l'autre côté dans la *Quebrada de Humahuaca*. Un programme à coup sûr de plusieurs jours qui nous ramènerait vers Salta fin août début septembre. Je savais qu'un bus pour le Chili partait le dimanche 5 à 7 heures du matin. C'était trop bête ! Entre-temps, c'est sûr, il ne resterait pas le coin d'un strapontin pour la soirée du 4 et à San Francisco, sans téléphone et encore moins d'internet... La seule issue venait du bus que nous avions pris le matin et qui repassait en fin d'après-midi dans l'autre sens, après avoir desservi Valle Grande, trois heures plus au nord. Après avoir justifié de mon mieux cette volte-face et promis d'être de retour le lendemain, je remontai dans le bus à cinq heures. La descente me parut sans fin, allongée de plusieurs arrêts où le chauffeur disparaissait sous le châssis et faisait retentir dans toute la montagne d'inquiétants coups de marteau. Nous atteignîmes les lumières de Libertador General San Martin juste à temps pour que je saute dans le *Veloz del Norte* de 20h30 pour Salta. Je dus m'endormir pendant le trajet et le bus subir des retards car j'arrivai à Salta à plus de minuit. La ville s'endormait en douceur. A la dernière terrasse ouverte sur la place (le *Venus* était déjà fermé), je partageai un sandwich chaud avec deux mômes encore à quémander à cette heure tardive et trouvai un cireur de nuit pour rendre civilisées mes chaussures couvertes de poussière rouge. Le *Plaza*, où nous avons nos habitudes, était complet. J'y réservai une chambre pour la nuit du 4 et allai dormir au *Colonial*.

Le lendemain, j'étais à la *Casa de la Cultura* à l'heure de l'ouverture. Dans le dos du guichetier, un plan de la salle avec les billets roulés et fichés dans des orifices correspondant aux sièges encore libres, montrait une large trouée dans le côté jardin du parterre, « pour voir les mains ». Le balcon était vendu mais restaient à l'orchestre au dixième rang de face, quatre places qui me tendaient les bras. On me proposa aimablement de m'accompagner dans la salle pour juger de l'emplacement et l'affaire fut faite. Il faisait beau et la journée s'annonçait d'une chaleur estivale. Je passai par la poste expédier en France une pièce de tissu pour le mariage de F. La fermeture du paquet réclamait la présence d'un officier des Douanes et cette opération prit une bonne heure de temps. Je me dirigeai léger vers le *terminal de bus* et après avoir réservé le retour au Chili jusqu'à Puerto Montt, me laissai aller dans un fauteuil du bus de onze heures pour LGSM, heureux d'avoir mené à bien la mission que je m'étais donnée. Je n'avais qu'à rejoindre San-Francisco avant le soir, avant l'anniversaire d'Augustin.

Sur la route, nous fûmes arrêtés plusieurs fois par des *piquetes*, des manifestations sporadiques où on brûlait des pneus et des broussailles sur la chaussée en montrant des pancartes et qui ne suscitaient de la part des autres passagers et du chauffeur qu'une indifférence blasée. Une fois, l'arrivée d'un véhicule de la gendarmerie laissa espérer une libération de la voie mais après quelques minutes de pourparlers, le piquet ouvrit la route aux uniformes pour se refermer aussitôt derrière eux. Je profitai de ces attentes pour faire le bilan financier de cette opération qui, vue sous un certain angle, pouvait paraître à bon droit un tantinet fantaisiste.

Bus de San-Francisco à LGSM : 5 pesos, bus de LGSM à Salta et retour :  $14 \times 2 = 28$  pesos, hôtel : 40 pesos (petit déjeuner inclus), collation : 5 pesos, cireur : 2 pesos, divers : 5 pesos, places de concert : 200 pesos, envoi postal : 110 pesos (pour un colis de 1,950 kg). Le tout revenait à 395 pesos mais en défalquant les places de concert et le paquet, le coût ne s'élevait qu'à 85 pesos, soit environ 24 euros. Rien au regard d'une descente sur la Côte d'azur !

Au dernier barrage, je décidai de parcourir les quelques kilomètres qui restaient à pied, malgré le soleil et la chaleur. Arrivé au pont où s'embranchent la route de San Francisco, mes chaussures avaient repris leur couleur poussière et, assis dans l'ombre d'un acacia au bord d'un canal d'irrigation, il ne me restait qu'à prier pour qu'un véhicule quelconque passe opportunément et m'amène à l'heure des bougies. Le prochain bus ne partirait que le lendemain matin. Or, ce jour était



mieux dans les sols où se dressaient jadis des habitations dont les vestiges sont des pièges à humidité. Quoiqu'il en soit, ils sont désormais les maîtres protégés de ces royaumes disparus : l'exploitation du bois de cactus, bois dur à maturation très lente n'est plus autorisée. Terminée l'époque des charpentes et meubles de ce bois blanc et ajouré. Il faut, en théorie, attendre la mort naturelle de l'arbre pour tailler les corbeilles, boîtes et porte-crayons qu'on vendra aux touristes.



Attention tout de même, un passager du bus qui nous ramenait au Chili s'est vu confisquer sa corbeille par les autorités sanitaires chiliennes, très à cheval sur la législation.

## Vos réactions

Si vous voyez une morale à l'histoire ci-contre, n'hésitez pas à nous écrire à :

batoconstance@yahoo.fr

jour de marché et depuis peu, un habitant de la vallée avait commencé à faire le taxi pour pallier l'insuffisance de liaisons régulières. Je n'eus pas à attendre plus d'une heure avant que sa Ford rouge brique ne s'arrête à mon signe. En serrant les trois passagers déjà à bord et les sacs d'oignons, il restait une place pour moi. Aucun autre véhicule ne monta plus jusqu'au soir. C'était un jour de chance.



Augustin en conversation le 26 août à San Francisco

A partir de ce moment, les péripéties du voyage s'enchaînèrent dans la plus parfaite fluidité, nous conduisant doucement par monts et vallées démesurées, vers ce point d'orgue du 4 septembre, sereinement attendu désormais par nous quatre.

Notre dernière journée en Argentine fut remplie par les préparatifs de retour, lessive, envoi de cartes postales et achats de vêtements et de souvenirs. La nuit était déjà tombée lorsque nous sortîmes du Plaza, douchés et habillés de frais. Le concert était à 22 heures et débutait avec une pianiste vénézuélienne jouant un concerto de Rachmaninov. J'avais proposé de faire l'impasse sur cette première partie afin de garder nos oreilles disposées pour Martha Argerich, qui jouerait d'abord Prokofiev puis enfin Ravel. Nous passâmes au théâtre et je me fis confirmer l'ordre du concert à l'accueil, ordre figurant d'ailleurs dans le programme imprimé sur beau papier, chose devenue rare en ces temps difficiles. Les premiers habitués se congratulaient dans le hall au moment où nous traversâmes la rue vers le restaurant vis à vis, pour notre dernier repas à Salta. Rachmaninov nous laissait largement le temps de goûter encore une fois à la *cocina salteña*, la cuisine de Salta. En entrée, nous commandâmes des *humitas*, une pâte à base de maïs enveloppée dans des feuilles de panouille et cuite à l'eau, qui se mange sucrée ou salée. Mais pour la suite, le garçon nous apprit le départ inopiné du chef cuisinier avec pour effet que de toute la carte que nous avions en main, il ne pourrait nous servir que des... pizzas. Quand on aime les imprévus par principe, il faut savoir les accepter tous également. Faute de *locro*, de *tamales* et autres *empanadas*, les pizzas arrivèrent sur la table au moment où, selon mes calculs, débutait le troisième mouvement du concerto du grand Serge. Avec un entracte de 20 minutes, il y avait largement place pour le dessert. Sur ce plan, la désertion du maître queux n'avait pas de conséquence et si je choisis de finir local avec un *budín de pan*, Anne et les enfants restèrent dans l'international avec des coupes glacées géantes avec fruits frais arrosés de crème Chantilly. Il fallait célébrer ! Ces préparations élaborées prirent un certain temps pendant lequel, voyant à travers les vitres le hall de la *Casa de la Cultura* toujours vide, je supputai que le chef avait dû bigrement tirer sur les tempi.

Il était presque onze heures lorsque nous traversâmes la rue dans l'autre sens et entrâmes dans le théâtre. Une clameur nous accueillit suivie d'applaudissements frénétiques. Derrière les portes rouges qui nous fermaient la vue de la salle, la petite vénézuélienne avait du succès et allait sûrement bisser. Effectivement, le silence se fit après les acclamations et même le personnel d'accueil dans le hall sembla prendre une expression de recueillement. Le son qui nous frappa alors les oreilles me glaça le sang. Le fouet, composé de deux lattes de bois dur articulées à une extrémité par une charnière et que le percussionniste frappe sèchement l'une contre l'autre, produit un son unique, qui pourrait se comparer à celui d'un claquement de main bien appliqué, comme celui des batteurs de flamenco ou de Don Juan réclamant son dernier repas. C'est aussi le premier pétard du feu d'artifice final du concerto en sol de Ravel. Je n'arrivais pas à croire ce qui nous arrivait. Tout près de nous, trois musiciens en frac fumaient en attendant Rachmaninov. Serrant contre moi Solène qui avait fondu en larmes, je tournais sur place comme à l'exact centre d'un manège emballé et cherchais éperdument la touche *contrôle Z*. Qui le premier a écrit que la musique était un art du temps ? *Maldita Martha !* Une fois encore, et ce soir précisément, en fantasme notoire, elle avait tout chamboulé

